

**LES « THÉORIES DÉPASSÉES »
DANS LE DOMAINE DE L'ÉTUDE DU LANGAGE
SELON ALEKSANDR POTEBNJA**

SERHII WAKULENKO

Pendant toute sa carrière de savant, Aleksandr Potebnja (1835-1891) tenait à se positionner très consciemment par rapport à la multitude des théories (pré)existantes dans le champ des sciences du langage. C'est ainsi que ses travaux consacrés principalement à l'étude de faits linguistiques concrets sont souvent précédés d'une partie purement théorique, allant de quelques pages, comme c'est le cas dans son premier texte publié, *À propos de certains symboles dans la poésie populaire slave* (1860), à un volume entier servant de prolégomènes à l'analyse minutieuse du matériau qui suit (le premier tome de son *Mémoire sur la grammaire russe*, 1874), tandis que des observations incidentes sur tel ou tel aspect de la spéculation linguistique sont dispersées dans toute son œuvre. Cependant, c'est surtout son ouvrage de jeunesse *La Pensée et le langage* (1862) qui ressort sur le fond général de sa réflexion portant sur les problèmes cardinaux de la méthode en sciences du langage. Ici, il dresse un état des lieux de la théorie linguistique d'alors pour faire une option cruciale à laquelle il restera pour jamais fidèle : celle de l'approche fondée par Wilhelm von Humboldt (1767-1835).

Dans son appréciation de l'apport de ses prédécesseurs et de ses contemporains, Potebnja avait l'habitude de se référer explicitement à ceux dont il tenait pour justes les opinions ; par contre, sa critique, à l'exception des théories de Carl Ferdinand Becker (1775-1849), August Schleicher (1821-1868) et Friedrich Max

Müller (1823-1900)¹ qu'il a disséquées assez méticuleusement, est souvent exprimée d'une façon « impersonnelle ». Comme exemple, on peut prendre la mention qu'il fait, dans le *Mémoire sur la théorie de l'art verbal* (1905, posthume), de « certains auteurs » qui

« [...] tombent inconsciemment dans un pessimisme non vérifié par la science, confondant, sous l'influence des théories dépassées, le sublime avec la poésie, et le vulgaire avec la prose ; incapables de ne rien voir autour d'eux d'autre que la vulgarité, ils s'inventent un mythe du passé poétique, par exemple du Moyen Âge poétique par rapport aux Temps modernes prosaïques » (Potebnja, 1905, 105 – souligné par nous S. W.).

Puisque Potebnja considérait la poésie et la prose, suivant en cela Humboldt, comme des « manifestations de la langue » (*Erscheinungen der Sprache*) (Potebnja, 1862/CXIV, 109 ; voir aussi Humboldt, 1963, 564 ; Humboldt, 1974, 346), il y a lieu de présumer qu'il songeait aux notions traditionnelles concernant la dégradation des langues avec le temps dont des défenseurs « bien connus » avaient été Jonathan Swift (1667-1745), Charles de Saint-Pierre (1658-1743), François Fénelon (1651-1715), Pierre-François Guyot Desfontaines (1685-1745), Louis Racine (1692-1763), Voltaire (1694-1778), Georges de Buffon (1707-1788), Friedrich Melchior Grimm (1723-1807), Jean-François Marmontel (1723-1799), Nicolas Rétif de la Bretonne (1734-1806) (voir Droixhe, 1978, 181-182), tandis que l'opposition des *théories* dépassées au *mythe* (actuel) se base évidemment sur l'interprétation que Potebnja faisait de la corrélation entre les divers types de pensée, selon laquelle « le mythe est pareil au raisonnement scientifique en ce qu'il est, lui aussi, un acte de pensée consciente, un acte de connaissance » (Potebnja, 1905, 401 ; voir aussi Potebnja, 1862/CXIV, 30 ; Potebnja, 1865-1867, 164-165), d'où il s'ensuit que la différence entre « le scientifique » (c'est-à-dire, l'analyticité de la pensée cri-

1. La critique des positions de Becker et de Schleicher se trouve dans le deuxième chapitre de *La Pensée et le langage* (Potebnja, 1862/CXIII, 8-23 ; voir aussi Fontaine, 1995, 100). Quant à Müller, il représente un cas spécial en ce qu'il est l'unique linguiste de grande envergure dont les opinions ont retenu l'attention de Potebnja après que ses propres principes méthodologiques eurent été établis. Quoique dans l'œuvre publiée de la vie de Potebnja il n'y ait qu'un seul texte (le premier tome du *Mémoire sur la grammaire russe*) où il analyse certains aspects de la doctrine de Müller (plus précisément, son hypothèse sur l'origine du langage et son traitement des racines « primordiales »), les notes retrouvées après sa mort indiquent que son intérêt pour elle demeura constant. C'est surtout la conception müllérienne de la mythologie comme « pathologie » du langage (voir Olender, 1989, 113-126) que Potebnja a choisie pour cible. Ces réflexions de Potebnja ont été rendues accessibles grâce aux publications posthumes éditées par ses élèves, en premier lieu le troisième tome du *Mémoire sur la grammaire russe* (1899) et le volumineux *Mémoire sur la théorie de l'art verbal* (1905) (voir Wakulenko, 2002).

tique) et le « mythique » (son antipode supposé) n'a qu'un caractère relatif :

« Les efforts de la pensée lèvent, l'un après l'autre, les voiles de la vérité, mais ce qui semblait être, pendant les premiers instants de la découverte, la vérité toute nue ne manque jamais de s'avérer être ensuite sa nouvelle enveloppe. La lutte contre les préjugés est un travail sans fin. Nous n'avons pas de critère qui nous autoriserait à dire que le nombre de préjugés a diminué de notre temps. [...] Certains tâchent de séparer la science de la pensée mythique par des frontières nettes et immobiles, mais en vain, puisque la différence, ici, n'est que de degré » (Potebnja, 1895, 32)².

Cependant, Potebnja croit avoir de bonnes raisons scientifiques pour rejeter l'idée de la dégradation des langues qu'il tient pour « imaginaire » (Potebnja, 1862/CXIII, 7). Tout au contraire, il souligne le « fait indubitable » (*ibid.*) que les langues progressent, et ce progrès, selon lui, est inévitable, parce que les lois de l'activité mentale restent toujours les mêmes, tandis que les résultats de cette activité s'accumulent continuellement, y compris dans la langue, et donnent lieu au perfectionnement ultérieur de cette dernière (Potebnja, 1862/CXIII, 40). Par analogie, l'invariabilité de l'âme humaine fait que le symbolisme de l'expression est en principe incontournable tant qu'une langue est vivante (Potebnja 1874a, 58), et le développement consiste plutôt dans la vitesse de l'entendement qui augmente grâce à la possibilité d'utiliser des allusions succinctes à des séries entières de « prêts-à-penser » (Potebnja, 1941, 70-73). C'est pour ce motif que Potebnja peut affirmer :

« Le fameux pittoresque des langues anciennes n'est qu'un simple jeu d'enfant en comparaison des moyens inépuisables que les langues modernes offrent au poète, sans excepter, assurément, la langue française que les Allemands ont avec partialité décriée à cause de son caractère prétendument non-poétique » (Potebnja, 1888, 43n).

Dans la liste précitée des adeptes de la théorie d'une dégradation (ou corruption) du langage que la remarque de Potebnja pourrait – en principe – concerner³, dominant cependant les auteurs

-
2. Voir aussi : « [...] si nous sommes susceptibles d'opposer notre opinion, en tant qu'opinion juste, à une ancienne opinion, en tant qu'opinion fautive, c'est parce qu'il nous manque des moyens pour vérifier notre propre opinion » (Potebnja, 1905, 408).
 3. Dans *La Pensée et le langage*, Potebnja (1862/CXIII, 40), avec un renvoi explicite à Steinthal (1858, 85-92, 108-112, 122-125), avait donné les noms de ceux qui opposent – selon lui, à tort – une première phase de création à une seconde phase de corruption dans l'évolution de la langue. À côté de Schleicher, on trouve mentionnés Friedrich Wilhelm Joseph von Schelling (1775-1854) et Ernest Renan (1823-1892). Il semble toutefois que l'anonymat même des « pessimistes » qu'il cherche à percer dans sa période mûre indique que sa connaissance de la tradition s'était entre-temps considérablement élargie.

français du XVIII^e siècle, c'est-à-dire les représentants d'une école de pensée qui n'est évoquée, dans le contexte des études sur Potebnja, que très rarement, à la différence de la tradition allemande⁴. Toutefois, si l'on considère ce qui était, aux yeux de Potebnja, l'époque « dépassée » la plus proche dans l'histoire intellectuelle, c'est-à-dire le XVIII^e siècle⁵, la tradition française y est difficilement contournable, car c'est elle qui donnait alors le ton à toute la spéculation européenne sur le langage. Du reste, Potebnja en était bien instruit, fût-ce de seconde main, comme le montre, par exemple, un fragment qu'il cite d'Hippolyte Taine, qui reflète l'atmosphère intellectuelle en France de époque :

« Ici [...] en fait de parole tous sont experts et même plus. Le mathématicien d'Alembert publie de petits traités sur l'élocution ; le naturaliste Buffon prononce un discours sur le style ; le légiste Montesquieu compose un essai sur le goût ; le psychologue Condillac écrit un volume sur l'art d'écrire » (Taine, 1876, 334 ; Potebnja, 1905, 24).

Pourtant, sa connaissance de la tradition française était sans doute moins profonde, comparée à la tradition allemande ; c'est pourquoi, en commentant, au premier chapitre de *La Pensée et le langage*, la contradiction entre la nécessité du langage et l'arbitraire de son invention, formulée dans le cadre de la grammaire dite « universelle » – une théorie qu'on peut appeler française par excellence, ayant pour archétype la *Grammaire générale et raisonnée* de Port-Royal (voir Lancelot et Arnauld, 1660) –, Potebnja, au lieu de citer des sources premières, donne la préférence à l'adaptation « locale » de son compatriote Ivan Ornatovs'kyj (Ornatovskij, né en 1783 ou 1784)⁶. Celui-ci, selon Potebnja (1862/CXIII, 5), exprime « fidèle-

-
4. Jacqueline Fontaine (1995, 97) lie la préférence marquée que Potebnja témoigne pour les auteurs allemands à sa propension, en tant qu'Ukrainien, « à échapper à l'emprise de la Russie ». L'orientation plutôt pro-occidentale de Potebnja est effectivement évidente, mais en ce qui concerne son attitude à l'égard de diverses doctrines, le critère national ne joue certainement aucun rôle. En revanche, on peut présumer que sa maîtrise des langues influait sur le choix de ses lectures. Au lycée qu'il avait fréquenté à Radom l'enseignement était donné en polonais, les autres langues incluses dans le plan d'études étant le russe, le slavon, le latin, le grec, le français et l'allemand (voir Frančuk, 1985, 19). Cependant c'est cette dernière langue, parlée également dans la famille de l'oncle chez qui il habitait (voir Čexovyč, 1931, 11), qu'il a apprise le mieux, comme en témoignent, entre autres, ses notes aux examens d'entrée et de sortie de l'Université de Kharkiv. Par contre, son français était moins satisfaisant (voir Sumcov, 1908, 130).
 5. Voir sa remarque concernant Gotthold Ephraim Lessing (1729-1781) : « [...] un penseur très profond – c'est pourquoi ses recherches sont importantes pour nous –, mais un homme du XVIII^e siècle [...] » (Potebnja, 1894, 51).
 6. Pour cet auteur assez obscur, un aperçu de sa grammaire (parue en 1810) est donné par Sylvie Archaimbault (1998) qui lui consacre en outre une dizaine de

ment » la tendance générale de la doctrine en question par l'opposition qu'il établit entre les deux acceptions du terme russe *jazyk*⁷ qui se présente comme suit :

« Le langage⁸ (*sermo*, γλωττα, *Sprache*), au sens large, est la capacité d'exprimer les idées par des sons articulés (*articulatus sonus*) ; la langue⁹, au sens strict, est le contenu de tous les sons articulés qu'un peuple emploie, d'un commun accord, pour la communication mutuelle des idées » (Ornatovskij, 1810, 37).

« Le langage¹⁰ est un don général, naturel, nécessaire ; par contre, la langue¹¹, l'application de ce don, est une chose artificielle, arbitraire, qui dépend des gens dont un certain nombre emploient tels ou tels sons pour se communiquer leurs pensées l'un à l'autre [...] » (Ornatovskij, 1810, 8).

« [...] la langue¹² [est] un contrat passé entre les membres [d'une société] pour garder l'accord général [...] » (Ornatovskij, 1810, 36).

D'autre part, une analyse attentive des textes laisse deviner que les lectures de Potebnja étaient beaucoup plus étendues qu'on ne pourrait le croire en vertu des seules références directes, et la trace « française » s'y manifeste, ce qu'on peut illustrer par la citation suivante :

« Au siècle dernier déjà, on a noté que la parole est liée, de la façon la plus étroite, à la généralisation des sensations, et que son absence chez les animaux nous suggère l'explication du fait que ni les idées générales (dans l'acception française, la plus large, du terme), ni la capacité humaine de se perfectionner qui en dépend ne leur est accessible. Du reste, il y en avait beaucoup alors comme il y en a encore beaucoup maintenant qui concevaient et qui conçoivent le rôle du langage dans le développement de la pensée d'une manière tout à fait insuffisante, par exemple : "Le langage aide l'abstraction, car il ne signi-

pages dans son livre consacré à la notion de l'aspect dans la pensée grammaticale russe (1999, 171-181). La terminologie linguistique d'Ornatov'skyj a fait l'objet d'une étude spéciale de la part de Helmut Keipert (1988).

7. Cette opposition se trouve en corrélation avec la distinction que Saussure (1916/1998, 25-26) allait faire entre le *langage* (« faculté [naturelle à l'homme] de constituer une langue ») et la *langue* (« produit social de la faculté du langage et ensemble de conventions nécessaires, adoptées par le corps social pour permettre l'exercice de cette faculté chez les individus »). Il faut cependant souligner qu'à la différence de Saussure dont l'emploi terminologique dérive en droite ligne de l'usage courant du français, Ornatov'skyj semble avoir d'abord conceptualisé l'opposition en question pour chercher ensuite des termes appropriés. Ceci se reflète surtout dans son indécision quant à l'appellation convenable du « langage » saussurien. Dans les notes ci-dessous sont cités les termes originaux qu'il utilise (voir Wakulenko, 1993 ; Wakulenko, 1995, 140-141, 143).
8. Dans l'original, *jazyk, ili slovo* (littéralement, « le langage, ou la parole »).
9. Dans l'original, *jazyk*.
10. Dans l'original, *dar slova* (littéralement, « le don de la parole »).
11. Dans l'original, *jazyk*.
12. Dans l'original, *jazyk*.

fié que de l'abstrait et ne doit rien signifier d'autre ; sinon, le langage aurait été inutile, car le nombre des mots aurait été tout aussi grand que le nombre des sensations." Ici, on prend le mot pour signe d'une pensée toute prête, et non pas son organe, comme un moyen de l'extraire des mines de son âme et de la valoriser » (Potebnja, 1862/CXIV, 9).

C'est, en fait, la tradition française qui imprègne chaque phrase de ce fragment. Par exemple, l'idée que la faculté du langage représente une ligne de démarcation entre la bête et l'homme avait été l'objet d'une vive discussion au cours de laquelle Buffon, dualiste de souche cartésienne, avait pour contradicteurs les sensualistes Charles Bonnet (1720-1793) et Étienne Bonnot de Condillac (1715-1780) (voir Ricken, 1985, 20-21), ce dernier appuyant son argumentation quant à la présence de certaines formes de communication chez les animaux sur la distinction qu'il avait introduite lui-même entre le soi-disant *langage d'action*, commun aux hommes et aux animaux, et celui *des sons articulés*, apanage exclusif des hommes (voir Condillac, 1749/1998, 163-169 ; Beauzée, 1767, v-vi).

L'acception « française » du terme *idée*¹³ comme substance immatérielle et objet immédiat de perception, introduite par René Descartes (1596-1650), a en effet perduré sans modifications notables jusqu'à la fin du XVIII^e siècle (voir McRae, 1965, 179 ; Auroux, 1973, 24), sans perdre son extrême généralité même dans les doctrines des idéologues qui désignaient par ce mot tout fait de conscience¹⁴.

En ce qui concerne la justification « quantitative » de l'abstraction à l'aide du langage (du reste, très ancienne puisque explicitement exprimée déjà par Aristote¹⁵) que Potebnja trouve

13. On peut remarquer que l'attitude de Potebnja envers le terme *idée* a varié avec le temps. S'il l'utilisait, dans sa première période, comme expression usuelle pour la notion du « contenu » d'une œuvre artistique (1862/CXIV, 90), il a senti plus tard la nécessité « de le purifier des transcendances qui s'y sont attachées » (1905, 30) pour en venir à la décision de l'éviter autant que possible (1910a, 3 ; 1910b, 129).

14. Un traitement analogue se retrouve chez Ornatovs'kyj qui décrit l'*idée* (en russe, *ponjatie* ; en latin, *idea*) comme « tout ce qui se fait objet de la force pensante » (1810, 39).

15. « [...] puisqu'il n'est pas possible d'apporter dans la discussion les choses elles-mêmes, mais qu'au lieu des choses nous devons nous servir de leurs noms comme de symboles, nous supposons que ce qui se passe dans les noms se passe aussi dans les choses, comme dans le cas des cailloux qu'on rapporte au compte. Or, entre noms et choses, il n'y a pas ressemblance complète : les noms sont en nombre limité, ainsi que la pluralité des définitions, tandis que les choses sont infinies en nombre. Il est, par suite, inévitable que plusieurs choses soient signifiées et par une même définition et par un seul et même nom » (Aristote, 1939, 2-3 [= 165a, 6-13]).

fondamentalement fausse, on la retrouve pratiquement à l'identique chez Nicolas Beauzée (1717-1789), l'un des auteurs français les plus importants du XVIII^e siècle, avec lequel, selon André Robinet (1978, 68), « l'âge classique réinvestit toute la tradition grammatologique, d'Aristote à Quintilien, de saint Jean à saint Augustin, des péripatéticiens aux scotistes ». Or, en justifiant la prépondérance des noms appellatifs sur les noms propres dans chaque langue, Beauzée recourt en premier lieu à l'argument suivant :

« S'il falloit un Nom propre à chacun des individus, réels ou abstraits, qui composent le monde physique ou intellectuel, aucune intelligence créée ne seroit capable, je ne dirai pas d'imaginer, mais seulement de retenir la totalité de cette prodigieuse nomenclature. D'ailleurs l'organe de la parole ne peut fournir qu'un nombre assez borné de sons élémentaires simples ; & il ne pourroit subvenir à l'infinie nomenclature des individus, qu'en multipliant à l'infini les combinaisons de ces éléments simples [...] » (1767, 240-241).

Enfin, la conception du mot comme une simple désignation de la pensée préformée imprègne les ouvrages de tous les auteurs qui s'en tenaient à l'opposition dualiste cartésienne de l'âme et du corps d'où découlait, pour eux, une jonction purement mécanique des composants du signe linguistique : « [...] dans la parole il y a deux choses, sçavoir la formation de la voix, qui ne peut venir que du corps, [...] & la signification ou l'idée qu'on y joint, qui ne peut estre que de la part de l'Ame » (Cordemoy 1668/1677, 122). Cette thèse, vrai lieu commun chez les auteurs français du XVIII^e siècle, acquit avec le temps une forme métaphorique : « Les IDÉES sont les simples images des choses : mais étant intérieures & spirituelles, il a falu, pour les faire paroître au dehors, leur donner des corps : ce qu'on a exécuté par l'établissement des mots ; auxquels on les a unies, pour qu'elles en soient l'ame [...] » (Girard, 1747, 5).

Dans un cours donné dans les années 1880 et connu sous le titre *La Psychologie de la poésie et de la prose en tant que formes de pensée*, Potebnja déploie l'une de ses principales thèses théoriques comme si c'était un commentaire à ce qui précède :

« La notion du langage se réduit à une certaine union du son articulé et de la pensée. Si le son, au figuré, peut être appelé une couverture, un corps, une forme, la pensée qu'on y associe peut être appelée, également au figuré, le dedans, l'âme, le contenu. Cette comparaison, malgré toute son inexactitude, peut cependant servir de point de départ pour une autre conclusion. Un animal peut être dépiauté, mais la peau n'existe pas séparée du corps. Le son articulé peut être artificiellement séparé de la pensée, quand l'homme désire en faire l'objet de son étude, mais en état naturel, tout comme la peau, il existe uniquement comme une forme de la pensée, inséparable d'elle » (1910b, 101).

Si la méconnaissance de l'unité indissoluble d'un signifié et d'un signifiant (pour utiliser les termes saussuriens) marqua pro-

fondément la théorie du langage à l'époque des Lumières (voir Auroux, 1973, 20), il ne faut pas entendre les rectifications que Potebnja a voulu y apporter dans le sens saussurien, c'est-à-dire comme l'affirmation d'un lien purement associatif entre ces deux composants, malgré l'affinité trompeuse de l'argumentation à laquelle les deux auteurs font recours. En effet, Ferdinand de Saussure (1857-1913), pour éclaircir sa conception de la nature du signe, allait remarquer quelque chose d'assez semblable :

« On a souvent comparé cette unité à deux faces avec l'unité de la personne humaine, composée du corps et de l'âme. Le rapprochement est peu satisfaisant. On pourrait penser plus justement à un composé chimique, l'eau par exemple ; c'est une combinaison d'hydrogène et d'oxygène ; pris à part, chacun de ces éléments n'a aucune des propriétés de l'eau » (1916/1998, 145).

La discordance fondamentale consiste ici en ce que le lien entre le signifié et le signifiant, pour Saussure (1916/1998, 100), est incontestablement arbitraire, tandis que Potebnja avance résolument une thèse directement opposée : « Il n'y a pas d'arbitraire dans la création du langage, et la question vient donc toujours à propos, à quel titre, un certain mot signifie ce qu'il signifie, et non quelque chose d'autre » (1862/CXIII, 88).

Les divergences entre la théorie linguistique de Potebnja et la doctrine dominante de l'époque précédente paraissent évidentes si l'on en prend deux aspects qui permettent une comparaison cohérente entre l'une et l'autre : la corrélation de l'abstrait et du concret et la notion de l'usage dans les langues.

Sur le premier point, Potebnja, après avoir explicitement cité les idées esthétiques des auteurs français Antoine Houdar de la Motte (1672-1731) et Henri Richer (1685-1748), selon lesquelles une thèse générale, dans le processus de la création artistique ou littéraire (et surtout dans la fable), précède le cas concret et s'y réduit, ou bien s'y travestit en allégorie, les met immédiatement en parallèle avec le langage ¹⁶ :

« Appliqué au langage, ceci reviendrait à dire que le mot signifie d'abord toute une série des choses, par exemple *table en général*, ou bien toute une série des qualités ou des actions ; et ensuite, en particulier, *cette chose-ci, cette table-ci, cette action-ci*. Si c'est vrai, une question se pose : d'où ce générique vient-il ? Nous pouvons prouver par raisonnement ou par observation que le générique n'apparaît que par l'addition de nombre de singuliers, et que l'ac-

16. L'isomorphisme entre le mot et les produit mentaux plus compliqués de l'art et de la science était l'un des points centraux de la doctrine de Potebnja (voir Vetukhiv, 1926/1956, 1095, 1103, 1108).

quisition des idées générales s'effectue avec effort, et parfois avec un tel effort que l'humanité a mis maints milliers d'années de son existence pour arriver à certaines généralisations ; que de nombreuses langues, et par conséquent de nombreux peuples qui les parlent, ne peuvent nullement exprimer certaines généralisations, ou les expriment incomplètement, puisque ces généralisations ne sont pas l'apanage commun des locuteurs moyens » (Potebnja, 1894, 49-50).

Il s'ensuit que Potebnja a très bien saisi la « difficulté essentielle » qu'il y avait pour les théoriciens français du XVIII^e siècle « à atteindre le concret avec les idées générales », selon l'expression de Sylvain Auroux (1979, 89), même s'il ne trouvait certainement pas la cause de cet embarras dans « la faiblesse propre à la manière dont les Lumières ont thématiqué la fonction référentielle du langage » (Auroux, 1979, 89), mais plutôt dans la stérilité de toute tentative d'expliquer le fonctionnement d'un mot effectivement utilisé dans la parole en partant du « préjugé » (Potebnja, 1894, 2) que son principe soit à chercher dans le simulacre du mot tel qu'il apparaît dans la description lexicographique¹⁷, pareil à une plante dans l'herbier (Potebnja, 1894, 3-4).

Pareillement, la notion de l'*usage* langagier qui constituait le noyau de la spéculation linguistique française au siècle des Lumières, pensé avant tout par opposition à la notion de la *ratio* (voir Tabouret-Keller, 1997, 19), acquiert une coloration toute différente dans l'éclairage proposé par Potebnja. En effet, c'est le principe de l'arbitraire des langues qui sert de point de départ à Beauzée (voir Tabouret-Keller, 1997, 22-23) dans son effort d'élaborer une doctrine (partagée par nombre d'autres auteurs) selon laquelle les signes matériels ne peuvent représenter la pensée « purement intellectuelle » que grâce à une convention, autorisée uniquement par l'usage (Beauzée, 1767, 177-178). L'*Encyclopédie* de Denis Diderot et Jean d'Alembert contient l'article *Langue* rédigé par

17. Potebnja considérait les conventions lexicographiques comme un mal nécessaire : « Dans les dictionnaires, pour épargner le temps et l'espace, il est d'usage d'énumérer, sous un seul groupe de sons, tous ses sens. Cette coutume est utile, mais elle ne doit pas faire croire qu'un mot peut avoir plusieurs sens. L'homonymie est une fiction qui se base sur ce qu'on prend pour le nom (c'est-à-dire, le mot), non le mot réel, mais seulement le son. Le mot réel ne vit pas dans un dictionnaire ou dans une grammaire, où il est conservé comme une préparation, mais il vit dans la parole, tel qu'on le prononce chaque fois, ses sons n'ayant chaque fois qu'un seul et unique sens » (1941, 96). La négation non seulement de l'homonymie, mais aussi de la polysémie [voir 1874a, 39], était l'un des traits les plus marquants de la doctrine de Potebnja qui préférait parler plutôt d'« homophonie » des divers mots (cf. 1874a, p. 5). Dans cette attitude, il s'appuyait sur Steinthal qui avait insisté sur le fait que « chaque mot n'a qu'un seul sens » (1860, p. 426).

Beauzée en collaboration avec Jacques Philippe Augustin Douchet (voir Auroux, 1973, 11), où les auteurs affirment carrément : « Tout est usage dans les langues ; le matériel & la signification des mots, l'analogie & l'anomalie des terminaisons, la servitude ou la liberté des constructions, le purisme ou le barbarisme des ensembles » (Beauzée et Douchet, 1765/1780, 548). Malgré cette omnipotence de l'usage, il ne faut pas, selon les auteurs, y voir le tyran des langues, car l'idée de la tyrannie comporte celle d'une usurpation injuste et d'un gouvernement déraisonnable, tandis que l'empire de l'usage sur la langue est ce qu'il a du plus juste, puisqu'il permet, par son existence même, la communication des pensées. Faisant le bilan de ces réflexions, les auteurs soulignent encore une fois : « L'usage n'est [...] pas le tyran des *langues*, il en est le législateur naturel, nécessaire, & exclusif ; les décisions en sont l'essence [...] » (Beauzée et Douchet, 1765/1780, 548). Une pensée en apparence fort similaire, et en plus exprimée de manière à peu près identique¹⁸, se retrouve chez Potebnja : « [...] l'*usus*, dans le langage, n'est pas un *tyrannus*, c'est-à-dire quelque chose d'étranger, mais l'essence même du langage » (1874b, 481). Cependant, son sens véritable est tout à fait différent, car ce n'est pas la *ratio* qui fournit le contrepoint à l'usage pour Potebnja, mais la forme étymologique¹⁹ ; quant à cette dernière, il refuse d'admettre la moindre pos-

-
18. Ce parallélisme ne doit pas être attribué au fait que Potebnja renvoie implicitement au texte cité de Beauzée et Douchet. Ceux-ci renouent, en le francisant, avec l'adage *usus tyrannus* qui remonte aux lignes 70-72 de l'*Art Poétique* de Horace où l'usage est caractérisé comme un arbitre absolu et tout-puissant qui exerce une domination autoritaire sur la règle du parler : « *Multa renascentur quae jam cecidere, cadentque // Quae nunc sunt in honore vocabula, si volet usus, // Quem penes arbitrium est, et jus, et norma loquendi* » (Horace, 1869, 10). Il est bien évident que Potebnja sous-entend la même source antique.
19. En parlant d'étymologie, Potebnja pensait plutôt à la filiation des mots qu'à leur première origine : « Ce ne sont pas que les philologues qui ont besoin de l'entendement étymologique du langage. Si c'était le cas, les philologues seraient des gens inutiles, et de même la linguistique serait une science impossible, sans fondement pratique. L'entendement étymologique du langage n'est que l'autre côté [...] de la capitalisation de la pensée dans une langue, parce qu'on ne peut savoir l'origine d'un mot qu'en ayant en même temps présente à l'esprit la signification du mot qui est génétiquement antérieur à la signification actuelle. Un tel entendement est une condition nécessaire à l'apprentissage d'une langue par les individus et à son développement ultérieur par les efforts conjoints d'une communauté. Dans une certaine mesure, il est l'apanage de chaque locuteur. Son degré peut être plus haut ou plus bas, ce qui n'est pas indifférent pour la pensée. La chose n'est pas égale si la langue nous apparaît comme un amas de signes incohérents et arbitraires dont chacun doit être appris séparément, chargeant la mémoire et empêchant l'activité mentale d'autre sorte, ou bien comme un système solidaire, où, sachant peu, on a la clé de beaucoup plus »

sibilité d'une discordance entre elle et l'usage (1874a, 55). Somme toute, il en découle une caractérisation dynamique de l'usage comme *force* qui « ne se fait sentir que dans la vie réelle du langage, c'est-à-dire dans la suite de la parole » (Potebnja, 1941, 95).

Pour distinguer les théories dépassées, relevant de la mythologie, et les théories modernes, faisant partie de la science actuelle, Potebnja appréciait donc par-dessus tout le fait que celles-ci saisissent le rôle dynamique du langage en tant qu'intermédiaire entre ce qui a été connu et ce qu'il y a à connaître, ce qui présuppose une unité indissoluble de l'usage et de la création dans le langage (voir Potebnja 1874a, 65-67), et par suite la perpétuité essentielle du changement dans un système linguistique quelconque (voir Potebnja, 1941, 136; 1910b, 127]. Une telle conception du langage existait dans une autre dimension que celle de la grammaire française du XVIII^e siècle, enracinée dans le rationalisme cartésien avec son postulat de l'indépendance de la pensée et du langage (voir Ricken, 1984, 127). Il en résultait, notamment, du point de vue de la grammaire appliquée, un désir de « fixer notre langue à la manière dont nous la parlons aujourd'hui », et en même temps, l'espoir de pouvoir y arriver « par le soin de faire des règles de Grammaire conformes à l'usage & par le soin d'étudier ces règles pour en répandre universellement la pratique » (Buffier, 1709, 39). Ce n'est que vers la fin du XVIII^e, ou même au début du XIX^e siècle que la compréhension de l'interdépendance mutuelle de la pensée et du langage allait commencer à cristalliser dans les doctrines des idéologues Antoine Louis Claude Destutt de Tracy (1754-1836), Pierre Jean Georges Cabanis (1757-1808), Jean-François Thurot (1768-1832), et autres (voir Haßler, 1984, 102), auteurs qui exercèrent une certaine influence sur l'évolution intellectuelle de Humboldt (en particulier pendant son séjour à Paris en 1798) en le reliant à la tradition des Lumières françaises (voir Ricken, 1984, 230-231 ; Haßler, 1984, 112, 119). Pour Potebnja cependant, la vraie théorie du langage n'a commencé qu'avec Humboldt. Parmi

(1962, 67-68). En pratique, l'exercice de l'entendement étymologique se limite le plus souvent à la connaissance de la base du dérivé, c'est-à-dire du trait qui sert de représentation d'une signification, comme, par exemple, le trait de vitesse représente l'astucieux dans le mot *xyt-r*" (voir Potebnja 1887, 145). En dépit du fait que la représentation tend à s'effacer avec le temps, elle ne disparaît jamais complètement car le mot continue à être lié au même assortiment de prédicats dont la représentation en question constituait auparavant le noyau matériel (voir Potebnja 1874a, 9-10). C'est donc de cette façon que l'usage succède à la forme étymologique abolie.

ses prémisses fondamentales, Potebnja distinguait surtout le principe – d'après lui, révolutionnaire (1862/CXIII, 23-24) –, que le langage, loin d'être un ouvrage fait (ἔργον), est une activité (ἐνέργεια), destinée à « ployer le son articulé à l'expression de la pensée » (Humboldt, 1974, 183). Si le cours général du progrès intellectuel des hommes mène « du mythe à la poésie, de la poésie à la prose et à la science » (Potebnja, 1905, 587), l'étape précédente dans le développement de la théorie du langage, pour infiniment avancée qu'elle soit par rapport à la non-discrimination primitive du mot et de la chose qu'il nomme (Potebnja, 1910*b*, 104), est seule à approcher, aux yeux de Potebnja, le seuil d'une réflexion véritablement scientifique.

BIBLIOGRAPHIE

ARCHAIMBAULT, S. 1998. « Ornatovskij, Ivan », *Histoire Épistémologie Langage*, hors-série n° 2 : *Corpus représentatif des grammaires et traditions linguistiques* (tome 1), 437-439.

ARCHAIMBAULT, S. 1999. *Préhistoire de l'aspect verbal. L'émergence de la notion dans les grammaires russes*, Paris, CNRS Éditions.

ARISTOTE. 1939. *Organon 6 (Les Réfutations sophistiques)* [Trad. par J. Tricot], Paris, Vrin.

AUROUX, S. 1973. *L'encyclopédie « grammaire » et « langue » au XVIII^e siècle*, [Tours], Mame.

AUROUX, S. 1979. *La sémiotique des encyclopédistes. Essai d'épistémologie historique des sciences du langage*, Paris, Payot.

BEAUZÉE, N. 1767. *Grammaire générale, ou exposition raisonnée des éléments nécessaires du langage, Pour servir de fondement à l'étude de toutes les langues*. 1, Paris, Barbou.

BEAUZÉE, N. & DOUCHET, J. Ph. A. 1765/1780. « Langue », in *Encyclopédie, ou Dictionnaire Raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers. Par une Société de Gens de Lettres. Mis en ordre & publié par M. Diderot, & quant à la Partie Mathématique, par M. D'Alembert* XIX, 548-576, Lausanne-Berne, Sociétés Typographiques.

BUFFIER, C. 1709. *Grammaire Française sur un plan nouveau pour en rendre les principes plus clairs & la pratique plus aisée*, Paris, Le Clerc, Brunet, Leconte et Montalant.

ČEXOVIČ, K. 1931. *Oleksander Potebnja. Ukrajins'kyj myslytel'-lingvist* [Alexandre Potebnja. Penseur et linguiste ukrainien], Varšava, s. n.

- CONDILLAC, É. & BONNOT de. 1749/1998. *Essai sur l'origine des connaissances humaines. Ouvrage où l'on réduit à un seul principe tout ce qui concerne l'entendement humain*, Paris, Alive.
- CORDEMOY, G. de. 1668/1677. *Discours physique de la parole*, Paris, Michallet.
- DROIXHE, D. 1978. *La linguistique et l'appel de l'histoire (1600-1800). Rationalisme et révolutions positivistes*, Genève-Paris, Droz.
- FONTAINE, J. 1995. « A.A. Potebnja, figure de la linguistique russe du XIX^e siècle », *Histoire Épistémologie Langage*, XVII/2, 95-111.
- FRANČUK, V. 1985. *Oleksandr Opanasovyč Potebnja*, Kyjiv, Naukova dumka.
- GIRARD, G. 1747. *Les vrais principes de la langue françoise, ou la parole réduite en méthode, conformément aux lois de l'usage, en seize discours*, Paris, Le Breton.
- HABLER, G. 1984. *Sprachtheorien der Aufklärung zur Rolle der Sprache im Erkenntnisprozeß*, Berlin, Akademie-Verlag.
- HORACE. 1869. *Art Poétique*, Paris, Hachette.
- HUMBOLDT, W. von. 1963. *Werke in fünf Bänden. 3. Schriften zur Sprachphilosophie*, Berlin, Rütten & Loening.
- HUMBOLDT, W. von. 1974. *Introduction à l'œuvre sur le kavi et autres essais* [trad. par P. Caussat], Paris, Seuil.
- KEIPERT, H. (1988). « Terminologische Doubletten in I. Ornatovskijs "Novejšee načertanie pravil rossijskoj grammatiki" (Char'kov 1810) », in Biedermann, J. & Freidhof, G. (éd.), *Texts and Studies on Russian Universal Grammar 1806-1812*, III : *Linguistische, philosophische und wissenschaftsgeschichtliche Grundlagen*, München, Otto Sagner, 95-112.
- LANCELOT C. & ARNAULD A. 1660. *Grammaire générale et raisonnée, contenant les fondements de l'art de parler, expliqués d'une manière claire & naturelle, les raisons de ce qui est commun à toutes les langues, & les principales différences qui s'y rencontrent, et plusieurs remarques nouvelles sur la Langue Françoise*, Paris, Le Petit.
- MCRAE, R. 1965. « "Idea" as a Philosophical Term in the Seventeenth Century », *Journal of the History of Ideas*, XXVI/2, 175-190.
- OLENDER, M. 1989. *Les langues du Paradis. Aryens et Sémites : un couple providentiel*, Paris, Gallimard-Le Seuil.
- ORNATOVSKIJ, I. 1810. *Novejšee načertanije pravil Rossijskoj grammatiki, na načalax vseobščej osnovannyx* [Nouveau schéma

des règles de la grammaire russe, basées sur les principes de la grammaire générale], Xar'kov, s. n.

POTEBNJA, A. 1862. « Mysl' i jazyk » [La pensée et le langage], *Žurnal Ministerstva Narodnogo Prosvješčenija*, CXIII, section II, 1-118; CXIV, section II, 1-33, 89-131.

POTEBNJA, A. 1865-1867. « O dole i srodnyx s neju suščestvax » [À propos du destin et des êtres apparentés], *Drevnosti. Trudy Moskovskogo Arxeologičeskogo Obščestva*, I, 153-196.

POTEBNJA, A. 1874a. *Iz zapisok po russkoj grammatike*, I. *Vvedenie* [Notes sur la grammaire russe. I. Introduction], Voronež, s. n.

POTEBNJA, A. 1874b. *Iz zapisok po russkoj grammatike* II. *Sostavnyje členy predloženiya i ix zameny v russkom jazyke* [Notes sur la grammaire russe. II. Les constituants de la phrase et leurs substitutions dans la langue russe], Xar'kov, s. n.

POTEBNJA, A. 1887. *Objasnenija maloruskix i srodnyx narodnyx pesen*. II. *Koliadki i ščedrovki* [Explications des chansons populaires petites-russes et apparentées. II. Les *koliadki* et les *čtchedrovki*], Varšava, s. n.

POTEBNJA, A. 1888. *Iz zapisok po russkoj grammatike* I. *Vvedenie*, II. *Sostavnye členy predloženiya i ix zameny* [Notes sur la grammaire russe. I. Introduction. II. Les constituants de la phrase et leurs substitutions dans la langue russe], Xar'kov, s. n.

POTEBNJA, A. 1894. *Iz lekcij po teorii slovesnosti. Basnja. Poslovica. Pogovorka* [Extraits des conférences sur la théorie de l'art verbal. La fable. Le proverbe. Le dicton], Xar'kov, s. n.

POTEBNJA, A. 1895. « Jazyk i narodnost' » [La langue et la nationalité], *Vestnik Evropy*, an. 30, t. 9, 5-37.

POTEBNJA, A. 1905. *Iz zapisok po teorii slovesnosti* [Notes sur la théorie de l'art verbal], Xar'kov.

POTEBNJA, A. 1910a. « Osnovy poëtiki » [Les principes d'une poétique], in Lezin B. A. (éd.), *Voprosy teorii i psixologii tvorčestva* [Problèmes théoriques et psychologiques de la créativité], II/2, 1-98, Sankt-Peterburg, Izdanie A. S. Suvorina.

POTEBNJA, A. 1910b. « Psixologija poëtičeskogo i prozaičeskogo myšlenija » [La psychologie de la poésie et de la prose en tant que formes de pensée], in Lezin, B. A. (éd.), *Voprosy teorii i psixologii tvorčestva* [Problèmes théoriques et psychologiques de la créativité], II/2, 99-137, Sankt-Peterburg, Izdanie A. S. Suvorina.

POTEBNJA, A. 1941. *Iz zapisok po russkoj grammatike* [Notes sur la grammaire russe], IV, Moskva-Leningrad, Izdatel'stvo AN SSSR.

POTEBNJA, A. 1962. « Obščij literaturnyj jazyk i mestnyje narečija » [La langue littéraire commune et les idiomes locaux], in

- Cilujko K. K. et al. (éd.), *Oleksandr Opanasovyč Potebnja. Juvilejnyj zbirnyk do 125-ričia z dnia narodžennia* [Alexandre Potebnja. Recueil commémoratif à l'occasion de son 125^e anniversaire], Kyjiv, Vydavnytstvo Akademiji nauk URSS, 63-77.
- RICKEN, U. 1984. *Sprache, Anthropologie, Philosophie in der französischen Aufklärung. Ein Beitrag zur Geschichte des Verhältnisses von Sprachtheorie und Weltanschauung*, Berlin, Akademie-Verlag.
- RICKEN, U. 1985. *Probleme des Zeichens und der Kommunikation in der Wissenschafts- und Ideologieggeschichte der Aufklärung*, Berlin, Akademie-Verlag.
- ROBINET, A. 1978. *Le langage à l'âge classique*, Paris, Klincksieck.
- SAUSSURE, F. de. 1916/1998. *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot.
- STEINTHAL, H. 1858. *Der Ursprung der Sprache im Zusammenhange mit den letzten Fragen alles Wissens. Eine Darstellung, Kritik und Fortentwicklung der vorzüglichsten Ansichten*, Berlin, Dümmler.
- STEINTHAL, H. 1860. « Über den Wandel der Laute und des Begriffs (Mit Bezug auf: Georg Curtius, Grundzüge der griechischen Etymologie. Erster Theil. Leipzig bei Teubner 1858) », *Zeitschrift für Völkerpsychologie und Sprachwissenschaft* 1/5, 416-432.
- SUMCOV, N. 1908. « Vystuplenije A. A. Potebni na učenoje popriščje i učastije v ètom dele M. S. Drinova » [Les débuts scientifiques d'A. Potebnja et l'apport de M. Drinov à leur réussite], *Sbornik Istoriko-Filologičeskogo Obščestva, sostojaščego pri Imperatorskom Xar'kovskom Universitete* [Recueil de la Société Historico-Philologique instituée auprès de l'Université Impériale de Kharkiv], XV, 129-141, Xar'kov, s. n.
- TABOURET-KELLER, A. 1997. *La maison du langage. Questions de sociolinguistique et de psychologie du langage*, Montpellier, Service des Publications, Université Paul Valéry.
- TAINE, H. 1876. *Les origines de la France contemporaine. L'Ancien régime*, Paris, Hachette.
- VAKULENKO, S. 1995. « Do pytannia pro vidtvorennia ukrajins'koju movoju lingvistyčnoji terminolohiji F. de Sossjura » [À propos de la traduction ukrainienne de la terminologie linguistique de F. de Saussure], Goloborod'ko Ja. Ju. & Vysockij A. A. (éd.), *Filologičeskij analiz: teorija, metodika, praktika* [Analyse philologique : théorie, méthodologie, pratique] 7, Kijev – Dnepropetrovsk – Xerson, s. n., 140-147.

- VAKULENKO, S. 2002. « Čy potrebuje mova likiv na vlasnu nemič ? (Do pytannia pro krytyku Oleksandrom Potebneju mitolohičnoji teoriji Maksa Miullera) » [Le langage a-t-il besoin d'un remède à sa maladie ? (À propos de la critique de la théorie mythologique de Max Müller par Alexandre Potebnja)], *Zbirnyk Xarkivs'koho isto-ryko-filolohičnoho tovarystva* [Recueil de la Société Historico-Philologique de Kharkiv] 9 (nouvelle série), Xarkiv, s. n., 147-176.
- VETUKHIV, O. 1926/1956, « Towards an Understanding of Potebnja », *The Annals of the Ukrainian Academy of Arts and Sciences in the U. S.*, 5/2-3 (16-17), 1079-1111 [traduction anglaise légèrement abrégée d'un article originellement paru en ukrainien].
- WAKULENKO, S. 1993. « Ivan Ornatowski contre Ferdinand de Saussure : une priorité contestée », *Druhyj mižnarodnyj kongres ukrajinistiv. L'viv, 22-28 serpnia 1993 r. Dopovidi i povidomlennia. Movoznavstvo* [II^e Congrès International des ukrainisants. Lviv, 22-28 août 1993. Exposés et communications. La linguistique], L'viv, s. n., 3-7.

Université pédagogique de Kharkiv (Ukraine)